

Première partie

*Les couloirs du Louvre*

## Chapitre premier

LE ROI ÉTAIT PASSÉ.

Porté par la rumeur des acclamations, il était passé, s'avançant dans Paris, sa capitale. Devant l'hôtel de Beauvais, il avait fait tourner son cheval et avait salué à plusieurs reprises, car ceux et celles qui en garnissaient les balcons avaient avec lui des rapports d'affection parmi les plus vifs et les plus sensibles: sa mère, la reine Anne d'Autriche, le cardinal Mazarin, son parrain et son guide.

La Reine était passée.

La jeune reine Marie-Thérèse, l'Infante reçue en gage de paix en l'île des Faisans.

Toute petite au sommet de son char romain, mais éblouissante comme une étoile, elle avait reçu les franches ovations du peuple français ému.

Avec elle et les gens de sa maison, le cortège immense et fabuleux s'était clos.

En l'hôtel de Beauvais, d'étage en étage, des combles aux salles d'apparat où avait commencé d'arriver le défilé des services de bouche, le flot des invités coulait, roulait,

bruyant et satisfait. Les visages étaient réjouis, et les mêmes exclamations d'admiration et de plaisir fusaient et se mêlaient dans cette lente descente des sommets de l'hôtel aux lieux où se rencontraient et se saluaient les premiers personnages du royaume.

Au pied d'un escalier, Mme de Beauvais, la maîtresse de maison, que tous continuaient d'appeler en secret « Cateau-la-Borgnesse », semblait guetter quelqu'un. Lorsque le modeste petit groupe des Poitevins dont faisait partie Angélique apparut sur le palier, elle leur cria de sa voix éraillée :

— Alors? Vous avez pu lorgner à votre aise?

Ils se récrièrent, les joues encore enflammées d'excitation et remercièrent.

— C'est bon. Allez donc manger quelques gâteaux par là.

Elle plia son vaste éventail et en donna un coup léger sur l'épaule d'Angélique.

— Vous, ma belle, venez un peu avec moi.

Surprise, elle suivit Mme de Beauvais à travers les salles encombrées d'invités.

Elles finirent par se retrouver dans un petit boudoir désert.

— Ouf! fit l'hôtesse en s'éventant. Ce n'est pas facile de se trouver un coin tranquille.

Elle examinait Angélique avec attention. Très fardée et richement vêtue, elle gardait la simplicité, la bonhomie que donne l'habitude de vivre dans l'intimité des grands et de se rendre indispensable en assurant leur confort.

— Je crois que ça ira, fit-elle après un moment d'observation. Ma belle, que diriez-vous d'un grand château aux environs de Paris, avec maître d'hôtel, valets de pied,

laquais, servantes, six carrosses, des écuries et cent mille livres de rente?

— C'est à moi qu'est proposé tout cela? demanda Angélique en riant.

— A vous.

— Et par qui donc?

— Quelqu'un qui vous veut du bien.

— Je m'en doute. Mais encore?

L'autre se rapprocha d'un air complice.

— Un riche seigneur qui se meurt d'amour pour vos beaux yeux.

— Écoutez, madame, dit Angélique qui s'évertuait à garder son sérieux pour ne pas froisser la bonne dame, je suis très reconnaissante à ce seigneur quel qu'il soit, mais je crains qu'on ne cherche à abuser de ma naïveté en me faisant des propositions aussi princières. Ce seigneur me connaît bien mal s'il croit que le seul énoncé de ces splendeurs peut me déterminer à lui appartenir.

— Êtes-vous donc si à l'aise dans Paris pour faire à ce point la dédaigneuse? Je me suis laissé raconter que vos biens étaient sous scellés et que vous vendiez vos équipages.

Son œil vif de pie-grièche ne quittait pas le visage de la jeune femme.

— Je vois que vous êtes bien renseignée, madame, mais précisément, je n'ai pas encore l'intention de vendre mon corps.

— Qui vous parle de cela, petite sottise? siffla l'autre, soudain contrariée.

— J'ai cru comprendre...

— Bah! Vous prendrez un amant ou vous n'en prendrez pas. Vous vivrez en religieuse si cela vous tente. Tout ce qu'on vous demande, c'est d'accepter cette proposition.

— Mais... en échange de quoi? interrogea Angélique, stupéfaite.

Mme de Beauvais se rapprocha encore et, posant son éventail, lui prit familièrement les deux mains.

— Voilà, c'est tout simple, fit-elle sur un ton raisonnable de bonne grand-mère. Vous vous installez chez vous dans ce merveilleux château. Vous venez à la Cour. Vous allez à Saint-Germain, à Fontainebleau. Cela vous amuserait, n'est-ce pas, de participer aux fêtes de la Cour, d'être entourée, gâtée, louangée? Naturellement, si vous y tenez absolument, vous pourrez vous appeler encore Mme de Peyrac... Mais peut-être préférerez-vous changer de nom. Par exemple vous pourriez vous appeler Mme de Sancé... C'est très joli... On vous regardera passer. « Voici la belle Mme de Sancé. » Hé! hé! N'est-ce pas que c'est plaisant?

— Mais enfin, s'impacienta Angélique, vous ne me croyez tout de même pas assez stupide pour m'imaginer qu'un gentilhomme va me combler de richesses sans me demander aucune compensation?

— Hé bé! Pourtant, c'est presque ça. Tout ce qu'on vous demande, c'est de ne plus penser qu'à vos toilettes, vos bijoux, vos amusements. Est-ce donc si difficile pour une jolie fille? Vous comprenez, insistait-elle en secouant légèrement Angélique, vous me comprenez?

Angélique regardait ce visage qui se voulait amical, rassurant, mais auquel le tampon noir sur l'œil communiquait, en dépit qu'il fût de satin, une expression canaille.

— Vous me comprenez? Ne plus penser à rien! Oublier!

« On me demande d'oublier Joffrey, se disait Angélique, oublier que je suis sa femme, de renoncer à le

défendre, effacer son souvenir de ma vie, d'effacer tous souvenirs. On me demande de me taire, d'oublier... »

La vision du petit coffret à poison s'imposa à elle. C'était de là, elle en était presque certaine maintenant, que partait le drame. Qui pouvait avoir intérêt à son silence? Des gens parmi les plus haut placés du royaume: M. Fouquet, le prince de Condé, tous ceux dont la trahison soigneusement oubliée reposait depuis des années dans le coffret de santal.

Angélique secoua la tête avec beaucoup de sang-froid.

— Je suis désolée, madame, mais je suis sans doute d'intelligence peu ouverte, car je ne comprends pas un traître mot de ce que vous m'exposez là.

— Eh bien, vous réfléchirez, ma mie, vous réfléchirez, et puis vous donnerez votre réponse. Pas trop tard, pourtant. D'ici quelques jours, n'est-ce pas? Voyons, voyons, ma jolie, est-ce qu'à tout prendre cela ne vaut pas mieux...

Elle se pencha vers l'oreille d'Angélique et lui souffla:

— ... que de perdre la vie?



## Chapitre deuxième

— À VOTRE AVIS, maître Desgrez, comprenez-vous dans quel dessein un seigneur anonyme me propose un château et cent mille livres de rente?

— Ma foi, dit l'avocat, je suppose que c'est dans le même dessein que si je vous offrais moi-même cent mille livres de rente.

Angélique le regarda sans comprendre, puis rougit légèrement sous le regard hardi du jeune homme. Elle ne s'était jamais avisée d'examiner son avocat sous ce jour très particulier. Avec un certain trouble, elle nota que ses vêtements usés devaient cacher un corps vigoureux aux belles proportions. Il n'était pas beau, avec un grand nez, des dents inégales, mais il avait une physionomie expressive. Maître Fallot disait de lui qu'à part le talent et l'érudition, il n'avait rien de ce qu'il fallait pour devenir un magistrat honorable. Il fréquentait peu ses confrères, continuait à hanter les cabarets comme au temps de l'université. C'est pourquoi on lui confiait certaines affaires nécessitant enquête en des lieux où ces messieurs de la rue Saint-Landry auraient hésité à se rendre de peur d'y perdre leur âme.

— Eh bien, précisément, dit Angélique, ce n'est pas du tout ce que vous pensez. Je vais retourner la question: Pourquoi a-t-on cherché par deux fois à m'assassiner, ce qui est une façon encore plus sûre d'obtenir mon silence?

Le visage de l'avocat s'assombrit subitement.

— Ah! Voilà ce que j'attendais, fit-il.

Il quitta sa pose désinvolte au bord de la table, dans le petit bureau de maître Fallot, et prit place gravement en face d'Angélique.

— Madame, reprit-il, je ne suis peut-être pas un homme de loi qui vous inspire grande confiance. Cependant, en l'occurrence, je crois que votre honoré beau-frère n'est pas trop mal tombé en vous adressant à moi, car l'affaire de votre mari réclame plutôt les qualités d'un policier privé, ce que je suis devenu par la force des choses, que la connaissance scrupuleuse du droit et de la procédure. Mais, en vérité, je ne les puis démêler de cet imbroglio que si vous me donnez tous les éléments pour juger clairement. En bref, voici la question que je brûle de vous poser...

Il se leva, alla regarder derrière la porte, souleva un rideau qui cachait des casiers, puis revenant vers la jeune femme, interrogea à mi-voix:

— Que savez-vous, votre mari ou vous, qui puisse faire peur à l'un des plus grands personnages du royaume? J'ai nommé M. Fouquet.

Angélique devint blanche jusqu'aux lèvres. Elle fixa l'avocat avec un peu d'égarement.

— Bon, il y a quelque chose, à ce que je vois, reprit Desgrez. Pour l'instant, j'attends le rapport d'un espion placé auprès de Mazarin. Mais un autre m'a mis sur la

piste d'un domestique nommé Clément Tonnel, qui fut jadis homme à tout faire du prince de Condé...

— Et maître d'hôtel chez nous, à Toulouse.

— C'est cela. Ce garçon est aussi en rapport étroit avec M. Fouquet. En réalité, il ne travaille que pour lui seul, tout en touchant de fortes gratifications de temps à autre de son ancien maître Monsieur le Prince, et qu'il doit d'ailleurs avoir extorquées par chantage. Maintenant, une autre question : par l'entremise de qui vous a-t-on fait cette proposition de vous installer princièrement ?

— Par Mme de Beauvais.

— Cateau-la-Borgnesse!... Cette fois, l'affaire est claire. C'est signé Fouquet. Il paie fort grassement cette vieille mégère pour connaître tous les secrets de la Cour. Autrefois elle était à la solde de M. de Mazarin, mais il s'est montré moins généreux que le surintendant. J'ajoute que j'ai également levé la piste d'un autre grand personnage qui s'est juré la perte de votre mari et la vôtre.

— Et c'est ?

— Monsieur, frère du roi.

Angélique poussa un cri.

— Vous êtes fou !

Le jeune homme grimaça d'un air mauvais.

— Croyez-vous que je vous ai escroqué vos mille cinq cents livres ? J'ai l'air d'un plaisantin, madame, mais si les renseignements que je rapporte coûtent cher, c'est parce qu'ils sont toujours exacts. C'est le frère du roi qui vous a tendu un piège au Louvre et qui a essayé de vous faire assassiner. Je le sais par le rufian qui a poignardé votre servante Margot, et il ne m'a pas fallu moins de dix pintes de vin au Coq Rouge pour lui tirer cet aveu.